

ce que le bien de l'État lui permet de publier. Le prétexte officiel de l'expédition de Houlagou, fait pour plaire aux musulmans orthodoxes, fut le scandale des Ismaéliens ou Assassins : « Feu le kadi des kadis Chems Ed-Dine, de la ville de Kazvin, se trouvant à la cour de Meungke, parut un jour devant ce prince, couvert d'une cuirasse¹, et protesta que, dans la crainte d'être exposé aux coups des Ismaéliens, il portait constamment cette armure sous ses habits. Il raconta ensuite quantité de faits qui attestaient la puissance et l'audace de ces sectaires². » Pour les chrétiens, on se servit d'un rapport de Baïtchou Noïane, le général mongol qui guerroyait à Roum contre les Seldjoukides, et qui venait d'accueillir les ambassadeurs du pape, frère Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Guichard de Crémone et André de Lonjumeau. « Baïtchou... ne tarda pas à porter des plaintes contre le khalife de Bagdad. » Un plan de conquête fut proposé par Meungke en personne, dit Rachid. « Ce prince se dit à lui-même que parmi les royaumes du monde, les uns, sous le règne de Tchinghiz Khan, avaient été domptés par la force des armes ou s'étaient soumis volontairement, tandis que d'autres n'étaient pas encore conquis; que l'univers ayant une immense étendue, il devait envoyer vers chaque royaume un de ses frères... tandis que lui-même, placé au centre de son empire, dans les anciennes demeures des Mongols, tranquille et triomphant, partagerait son temps entre les plaisirs et le soin de rendre la justice à ses sujets³. » On voit poindre l'idée chinoise d'un « Empire du Milieu »; en portant le Khan Balik, « la Ville Impériale », à Pékin, Khoubilaï, après

1. Il était absolument contraire à l'étiquette, surtout pour un dignitaire ecclésiastique, de se présenter armé devant le souverain.

2. Rachid, p. 121-123 et suiv.

3. On observera qu'il n'est plus maintenant question du testament de Tchinghiz Khan, dont Plan Carpin parle encore quatre ans avant, du vivant de Gouyouk, en 1246. C'est Meungke qui forme le projet « lui-même ».

la mort de Meungke, disloquait l'empire mongol. Ses rivaux, Kaïdou et Arik Bouka, le virent clairement; d'où la guerre acharnée qu'ils lui firent.

A l'est, l'empire des Song restait à conquérir, la Chine massive, ruche énorme et compacte qu'il fallait prendre alvéole par alvéole; on y mit Khoubilaï, et on comprit dans son département « le Karadjang (Yun-Nan et Tonkin du Nord), le Tangout, le Tibet, le Koli (Corée) et la partie de l'Hindoustan qui confine au Khataï¹ (Chine du Nord) et au Matchin (le Manzi des Occidentaux, la Chine du Sud)... Il assigna pour département à son frère Houlagou les contrées occidentales telles que l'Iran, la Syrie, l'Égypte, le pays de Roum, l'Arménie. » Dans cette distribution de l'empire ne figurent, ni les États de la maison de Djoudji (gouvernés à ce moment par Batou), le pays des steppes, « le Kiptchak », auquel on n'assigne pas de limites vers l'ouest, du côté de la Pologne, ni ceux de la maison de Djagataï, désormais étranglés entre les futurs États de Houlagou et de Khoubilaï, et le domaine national, à Karakoroum et en Pé-Lou. C'est ici que la porte est ouverte aux conflits; le Kiptchak oriental et le Djagataï ne vont pas tarder à redevenir ce qu'ils ont toujours été, aux grandes époques chinoises des Han et des Thang, aux grandes époques iraniennes des Keyanides et des Sassanides, ce qu'ils redeviendront un jour : des marches entre Iran et Touran, entre Chine et Europe.

On verra le tableau d'une mobilisation mongole, en 1250, dans l'esquisse précise que fait Rachid : « L'empereur ordonna que, sur toutes les troupes... on levât deux hommes sur dix, qui ne seraient point portés en ligne de compte², et, formant le contingent de Houlagou, l'accompagneraient dans

1. C'est-à-dire : le Kachmir, le Badakhchan, le Ouakhan, et le pays des Pamir.

2. Qui ne figureraient plus sur les contrôles de l'armée impériale.

son expédition... Il envoya des courriers dans le Khataï pour faire venir de ce pays un millier de familles d'hommes habiles à dresser les machines de guerre, à lancer le naphte et à tirer l'arbalète¹. Avant le départ de l'armée, d'autres courriers furent expédiés pour que depuis Karakoroum jusqu'au bord du Djeïhoun (Amou Darya), dans tout l'espace où devait s'effectuer le passage des troupes de Houlagou, on mit l'interdit sur les prairies et les pâturages, et l'on jetât des ponts solides sur les rivières et les torrents....; on prépara la provision de l'armée, qui consistait en mille livres de farine et une outre de vin pour chaque soldat... Les émirs des différents cantons avaient préparé des approvisionnements qu'ils apportaient de station en station; dans toutes les contrées que les troupes devaient traverser, on avait soin d'enlever les pierres et d'arracher les broussailles... Dans chaque canton et chaque province, ceux des princes et des émirs qui étaient désignés pour accompagner Houlagou dans son expédition, s'occupaient à disposer et à exercer leurs troupes. »

La consigne que donne Meungke à son frère est tout à fait caractéristique : « ... Tu vas te rendre de la contrée du Touran dans les provinces de l'Iran... Les Coutumes et le Yassak de Tchinghiz Khan, dans leur ensemble et leurs moindres parties, impose-les depuis les bords du Djeïhoun Amouyeh jusqu'à l'extrémité du pays d'Égypte²... Ne manque pas, dans toutes les circonstances, de consulter

1. Dans les armées mongoles, les artilleurs, artificiers et arbalétriers étaient Chinois. Ces spécialistes stipulaient dans leurs capitulations le droit d'emmener leur famille, qui était soldée, bien entendu. Joinville dit expressément que les femmes mongoles, aux armées, recevaient la paye. — Joinville, p. 174.

2. Rachid, 140, texte, 144, trad. Malgré mon respect pour la traduction de Quatremère, je suis obligé de suivre l'ordre de la construction, de serrer le texte de plus près dans cette phrase caractéristique, et de mettre Yassak, que l'auteur emploie et avec lequel le lecteur est maintenant familiarisé.

Dokouz Khatoun, et de prendre son avis. » Pour bien faire comprendre l'importance de ce dernier conseil, la soumission à Dokouz Khatoun, je donne ici des fragments de la notice que le musulman Rachid, dans un livre écrit pour des musulmans, consacre à cette princesse : « Elle appartenait à la grande nation des Kéraït, était fille de Ikou, fils d'Ong Khan.... Comme les Kéraït avaient depuis longtemps embrassé le christianisme, Dokouz Khatoun s'attacha constamment à protéger les chrétiens, qui, durant toute sa vie, furent dans une situation florissante. Houlagou, pour faire plaisir à cette princesse, comblait les chrétiens de ses bienfaits et des témoignages de sa considération; c'était au point que dans toute l'étendue de l'empire, on élevait journellement de nouvelles églises, et qu'à la porte de l'Ordou de Dokouz Khatoun, une chapelle était constamment établie, et qu'on y sonnait les cloches¹. » Le général qui commandait l'armée mongole, le Naïmane Kit Bouka était chrétien. En même temps que l'avant-garde de Kit Bouka marchait contre le Khalife, les envoyés du Kaan allaient trouver saint Louis en Chypre. « Tandis que li roys sejoirait en Cypre, vindrent li messaige des Tartarins à li, et li firent entendre que il li aideroient à conquerre le royaume de Jérusalem sur les Sarrazins². » Le bon roi, auquel l'empereur de Chine, la première puissance militaire du monde, offrait son alliance ferme contre les musulmans, avec promesse de céder la Syrie à la France, répondit à cette ambassade, qui lui proposait de changer la face du monde, de partager l'univers entre le roi de France et le Kaan mongol, par l'envoi d'une belle petite chapelle « que il lour fist faire d'écarlate », toute une pacotille d'objets de piété, avec deux moines « pour chanter les messes devant aus ». A coup sûr, Meungke prit

1. Rachid, p. 93-95.

2. Joinville, p. 168.

les moines pour ces « *trufatores* » dont parle Rubruquis, et qui assiégeaient les antichambres mongoles. Saint Louis s'attira pour réponse une lettre des plus cavalières, où le Kaan le traite en vassal¹; les Mongols ne lui épargnent pas l'inévitable kyrielle des peuples vaincus par eux; ils la servaient à tout le monde; on la trouve partout, chez les contemporains, dans Guiragos et dans Rubruquis, dans Ibn el Athir et dans Plan Carpin; c'est une leçon récitée, lugubre et décourageante. Je les imagine débitant cette litanie de leur gloire sur un ton uniforme, machinalement, comme un caporal débite la théorie; devant ce monotone inventaire de peuples abattus, les nations encore debout se sentaient trembler. Le roi Louis comprit son erreur: « Et sachiez qu'il se repentit fort quand il y envoya. » La fausse démarche du saint roi, l'inintelligence du moine Rubruquis envoyé par lui à Meungke Kaan, son étroitesse de jugement et d'informations qui éclate à chaque ligne dans une relation pleine de mots spirituels, mais vide de sérieux, sauvèrent l'Islam étranglé entre la croisade française et la mongole. La relation de Rubruquis, apologie personnelle destinée au Roi évidemment mécontent d'un insuccès dont son envoyé n'était pas tout à fait responsable, est d'un artiste charmant; mais elle montre que ce moine, improvisé ambassadeur, avait trop d'esprit pour être un bon diplomate.

Profitant de cette énorme faute des croisés, tout ce qui haïssait les Mongols, Kiptchak déportés par Souboutaï, derniers combattants de Djelal Ed-Dine, traqués par Tcharmagane, reflua en Égypte, accourut sous l'étendard musulman, contre les Français dont ces vieux routiers ne pouvaient pas croire qu'ils ne fussent les alliés du Kaan; ce furent eux qui vainquirent à la Massoure. Joinville se les rappelle bien, leurs

1. Joinville, p. 175.

drapeaux dentelés à la chinoise, et les queues de *Koutass* au bout de leur *toug*: « Leur bannières estoient vermeilles et estoient endantées juesques vers les lances; et sur leur lances avoient testes faites de cheveux qui sembloient testes de dyables¹. »

Pendant que la croisade de saint Louis avortait en Égypte, celle de Dokouz Khatoun emportait tout en Perse, à Roum, en Mésopotamie, en Syrie centrale. Les Ismaéliens sont écrasés, la Perse conquise, Bagdad mis aux abois: « Le dimanche, quatrième jour du mois de safar de l'année 656, le Khalife sortit de Bagdad; il avait avec lui ses trois fils... et trois mille personnes, Seïds, Imans, Kadis... il se présenta devant Houlagou, qui ne témoigna aucune colère et lui adressa des questions avec douceur et bienveillance; après quoi il lui dit: Ordonnez aux habitants de Bagdad de déposer leurs armes, afin que nous fassions le recensement. Le Khalife dépêcha un député qui proclama, dans les rues de la ville, que la population jetât ses armes et sortit des murs. Les habitants désarmés venaient, par troupes, se livrer aux Mongols, qui les massacraient immédiatement. » C'étaient les mêmes Mongols qui avaient fait quartier aux soudards allemands du comte Ariscalde.

La dernière dérision fut de loger le pape musulman au quartier du chrétien Kit Bouka, parmi les prêtres nestoriens, à côté des lamas bouddhistes. « Le soir du mercredi, 14 safar, le Khalife fut mis à mort... avec son fils aîné et cinq eunuques qui ne l'avaient pas quitté... On égorgea sans pitié tout ce que l'on put trouver de membres de la famille d'Abbas... Seul, Mobarek Chah, le plus jeune des fils du Khalife, dut sa grâce aux prières d'Oldjaï Khatoun, et fut envoyé par cette princesse à Maraga... Il épousa une femme

1. Joinville, p. 192.

mongole. » La Syrie ne tarda pas à être conquise, avec Alep et Damas. Deux ans après, les Kiptchak et les Kharezmiens¹ du sultan d'Égypte Koutouz battaient Kit Bouka, près d'Aïn-Djalout en Palestine. Celui qui commandait ces musulmans, sous les ordres de Koutouz, nous le connaissons; c'était l'aventurier kiptchak Beïbars, « la Panthère », de son nom de guerre, Bondokdar, « l'Arbalétrier », que les Vénitiens avaient acheté aux Mongols et vendu aux Mamlouks. Vainqueur pour la foi, la Panthère poignarda son maître Koutouz, prit à sa solde les derniers Assassins traqués par les Mongols, abattit les églises que la dévote Dokouz Khatoun avait fait bâtir en Syrie, chassa les Francs de leurs derniers postes, le Krak et Saint-Jean-d'Acre, inventa coup sur coup deux pseudo-khalifes, dont il se défit dès qu'ils le gênèrent. Contre les Mongols, il suscita les plus dangereux ennemis qu'ils pussent avoir, c'est-à-dire eux-mêmes. Ses agents convertirent à l'Islam le Khan de Kiptchak, Beréké Khan, fils de Batou le Saïn Khan, fils de Djoudji, frère du chrétien Sartokh (1262). Entre l'empire mongol de Perse et celui de Russie, la guerre éclata, fut apaisée par le Kaan de Pékin, puis, comme Pékin était bien loin, reprit. La lutte commençait entre le Yassak et le Chériat; l'empire national fondé par le Tchinghiz Khan allait se disloquer en divisions territoriales et en groupes confessionnels.

1. « Les armées de la Syrie et de l'Égypte se composaient, en grande partie, de Turcomans et de fugitifs de l'armée du sultan Djelal Ed-Dine. » (Rachid, p. 343.)

LIVRE IV

L'ASIE SOUS LES MONGOLS

La Chine. La Transoxiane. La Perse.

Le dernier empereur mongol élu dans les formes régulières, par l'assemblée générale du kouriltaï, fut Meungke Kaan; l'élection de son successeur Khoubilaï était décidée d'avance; on fit semblant de se consulter, pour la forme. Le plus jeune frère de Khoubilaï, Arik-Bouka, qui avait le droit pour lui, comme gardien du foyer, demandait que l'assemblée fût réunie au foyer même des ancêtres, au Kout Dagh, « à la montagne du pouvoir ». On le laissa se morfondre à Karakorum; on réunit à la hâte un simulacre de kouriltaï, à Chang-tou, en plein pays Liao chinoisé, près de la grande cité chinoise de Kaï Ping-fou, sur la route de Pékin. Dans cette assemblée, Kadane, le sabreur dressé à l'obéissance passive par Souboutaï, représentait la maison d'Ogodai; le neveu de l'Empereur Inflexible, fils du grand Ot-Djiguine, vieilli, désabusé, apporta la consécration des ancêtres; le reste étaient des comparses. Ni la maison de Djoudji, pourvue en Kiptchak, ni celle de Djagataï, intronisée en Turkestan et en Transoxiane, ni celle même de Toulouï, dont sortait